

TEXTE C Lecture d'approfondissement. À remettre à la 9^e semaine. Voir le questionnaire à la fin du texte.

Philosophie et religion

«J'ai quatre-vingt-treize ans, et ma foi, qui me tient au corps depuis plus de quatre-vingts ans, se fait de plus en plus interrogation. Mon Dieu pourquoi? Pourquoi le monde? Pourquoi la vie? Pourquoi l'existence humaine?»

Abbé Pierre, *Mon Dieu... pourquoi?*

1. La religion et la philosophie des Lumières

Comme nous le disions dans le texte précédent, la Science avec un grand « S » s'est aujourd'hui substituée à la religion. Depuis le Siècle des lumières, en effet, la religion a progressivement perdu du terrain au profit de la science. En 1784, à l'apogée des Lumières, le philosophe allemand Emmanuel Kant (1724-1804) écrit un article de vulgarisation afin d'expliquer le sens du terme qui a donné son nom à cette époque. « Les Lumières », déclare-t-il, « marquent la fin de la période où l'homme n'était qu'un enfant. Car c'est être enfant que d'être incapable de se servir de son intelligence sans recourir à une autorité. » « *Sapere aude!* Ose savoir! », conclut-il. « Aie le courage d'user de ta propre intelligence! »

Ces paroles de Kant résument les convictions et les ambitions les plus chères aux esprits éclairés de l'époque des Lumières soucieux de progrès. Elles impliquent que l'homme est mûr pour trouver la vérité sans l'aide d'une autorité, en particulier celle de l'Église et de la philosophie d'Aristote, qui avaient dominé en Europe jusque là. Bref, l'homme serait devenu un adulte qui doit dorénavant se comprendre et comprendre le monde qui l'entoure grâce à la raison et à la science. Aujourd'hui, il semble bien que l'injonction de Kant n'ait pas été parfaitement entendue puisque nous faisons toujours appel à une autorité, à savoir à la science. Certes, du moins en Occident, Dieu et les enseignements de l'Église ont cessé en bonne partie de diriger les hommes et la société. Loin de libérer les hommes de la superstition et d'encourager l'exercice de la pensée critique, la Science les maintient dans un état d'asservissement. (Songez simplement au rôle puissant que joue la médecine dans notre société et vous comprendrez que le terme de « soumission » est juste.)

Beaucoup, cependant, refusent d'entrer de plain-pied dans le courant séculier des Lumières. Il serait, selon eux, déraisonnable d'abandonner Dieu et la religion. En France, les révolutionnaires athées de 1789 n'ont-ils pas versé trop de sang? (Robespierre lui-même, chef

révolutionnaire, auteur de la Terreur, finit guillotiné...) Et que dire, au XX^e siècle, de ces régimes sans Dieu, qui, comme l'Allemagne nazie, le stalinisme en ex-URSS, le régime de Mao en Chine – pour ne nommer que ceux-là – ont éliminé des millions d'êtres humains? Voilà donc où conduit l'existence sans Dieu, disent-ils: à la mort et à la désolation. La réplique habituelle de l'athéisme est que les sociétés religieuses occidentales chrétiennes n'ont pas fait mieux. Mais c'est là une mauvaise réplique, car il s'agit d'un sophisme (lequel?).

2. La croyance et l'incroyance

Qu'est-ce donc que la *religion*? C'est une grande question. Depuis le Siècle des lumières, on a pris l'habitude de définir la religion comme un « système de *croyances* ». La *croyance* a ainsi pris l'avant-plan de toute définition de la religion. Toute la question s'est réduite à ceci : *croire ou ne pas croire*? La religion, en effet, c'est admettre et adhérer à des croyances portant sur des « réalités transcendantes » (pour le christianisme¹ ce sont, entre autres choses, Dieu, la résurrection, la Trinité, les anges, l'Immaculée conception, l'enfer, les miracles, le Royaume des cieux, le Jugement dernier, etc.), « transcendantes »² en ce que ces réalités ne sont pas susceptibles d'une expérience à l'intérieur de l'espace et le temps. La science moderne, au contraire, suppose que toute chose qui existe véritablement doit se situer dans l'espace et le temps, c'est-à-dire que toute chose est de nature « spatio-temporelle ». Or, les « réalités » religieuses, par définition, ne sont pas spatio-temporelles. Il s'ensuit que, du point de vue de la science, ce dont parle la religion n'existe pas.

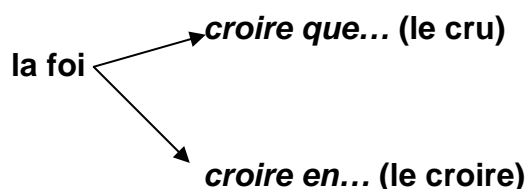
Donc, selon la compréhension de la religion qui nous vient des Lumières, on n'aurait affaire en religion qu'à des *croyances* sans que rien de réel ne leur corresponde (comme cela est souvent vrai dans le cas de *croyances*, par opposition au *savoir* qui implique la vérité de ce qu'on sait). Il faut donc bien comprendre qu'avant les Lumières, la religion ne se réduisait pas à la question de croire ou de ne pas croire. La *croyance et l'incroyance* est une problématique qui n'apparaît en Occident qu'aux Lumières.

¹Les exemples de croyances religieuses mentionnées proviennent du christianisme. Il aurait été possible de donner d'autres exemples de croyances religieuses empruntées à d'autres religions. Dans ce qui suit, ce qui vaut pour le christianisme vaut également pour les autres religions, en particulier pour la religion grecque ancienne.

² « Transcendant » : au sens littéral, ce mot signifie littéralement « ce qui est au-delà, ce qui dépasse », c'est-à-dire ce qui est au-delà de la possibilité d'une expérimentation spatio-temporelle parce que cela se trouve au-delà de l'espace et du temps.

3. Le croire et le cru

La religion chrétienne a, en un sens, préparé cette polarisation entre la croyance et l'incroyance. En effet, aucune autre religion que le christianisme n'a autant mis l'accent sur la *foi*. La foi – *avoir la foi* –, c'est, pour un chrétien, plus que simplement croire à quelque chose de supra spatio-temporel : croire en Dieu ou à la résurrection des corps. *Avoir la foi*, c'est non seulement adhérer aux enseignements de l'Évangile et de l'Église, c'est aussi et surtout développer certaines *attitudes* face à la vie, en particulier celle de *faire confiance*. La foi chrétienne comporte donc une double structure. C'est que toute croyance – la croyance religieuse comme la croyance profane – est ambiguë en tant qu'elle désigne tantôt le contenu de la croyance (*le cru*), c'est-à-dire *ce à quoi* le croyant croit, et tantôt *l'attitude* du croyant face à ce qu'il croit. Donc, d'abord, il y a une composante de nature factuelle qui a la forme « *je crois que telle chose est telle* » (*le cru*). Le chrétien *croit que* Dieu est l'Être tout puissant



créateur du ciel et de la terre; que Jésus-Christ est son Fils unique, et que tous les deux forment avec l'Esprit Saint la Trinité. Mais le chrétien ne fait pas qu'admettre ces « vérités »; il y adhère de « toute son âme et de tout son cœur ». Il ne croit pas seulement que *Dieu existe* (*le cru*), car il *croit en* Dieu (*l'attitude du croire*). *Croire que...* et *croire en...* sont donc deux choses très différentes, bien que reliées entre elles. Quelqu'un qui croit par exemple en l'indépendance du Québec ne fait pas que seulement *croire que* le Québec sera un jour souverain; car il y engage toute sa vie, il met tout son cœur, toute son énergie dans la réalisation de ce qu'il voit comme le « Grand Projet ». Aussi, *croire en...* exprime l'engagement, l'investissement personnel, alors que *croire que...* ne comporte pas cette dimension personnelle caractéristique de l'engagement et de l'investissement personnel. Quelqu'un peut croire que le Québec sera un jour un pays, mais cela peut ne pas comporter d'engagement personnel. Une autre personne, par exemple, peut croire, sur la base d'arguments économiques ou autres que le Québec sera un jour un pays, sans que cela exige de sa part qu'il y consacre ses pensées et son temps. Il croit donc que le Québec sera un jour souverain, mais *il ne croit pas en* l'indépendance du Québec, au sens où cela ne l'interpelle pas, cela ne lui dit rien; cela ne suscite en lui aucun engagement. Ainsi, un chrétien qui ne ferait que *croire que...* ne serait pas un bon chrétien. Comme disent les Évangiles, ce genre

de personne fait partie des « *tièdes* ». (Le fanatique religieux exacerbe le *croire en...*; le timoré a à développer les attitudes correspondantes.)

La croyance a une mauvaise réputation parce qu'on l'associe constamment à la croyance religieuse; or, comme cette dernière est parfois associée au fanatisme, la croyance se trouve discréditée. Une croyance profane comme celle évoquée plus haut à propos de la souveraineté du Québec est un bel exemple d'une croyance légitime. De même, la croyance à l'effet que tous les hommes sont égaux est elle aussi acceptable, même si c'est aussi une « croyance ».

4. Le langage religieux est un langage *symbolique*

Nous avons dit que la religion se rapporte à des réalités *transcendantes*, c'est-à-dire à des réalités en dehors de l'espace et du temps. On a dit de Dieu par exemple « qu'Il est nulle part et partout »³, et aussi « qu'Il a toujours existé et qu'Il existera toujours ». Cela veut dire que Dieu est hors de l'espace et du temps. Celui ou celle qui adopte cette croyance en Dieu expérimente quelque chose de radicalement nouveau qui bouleverse sa vie de tous les jours, car il ou elle adhère à une autre réalité, jugée plus fondamentale, qui est hors du temps et de l'espace. Cette réalité constitue pour lui le sacré par excellence. Toute son existence est réglée sur cette réalité sacrée. C'est entre autres par la prière et le rituel qu'il entend communiquer avec la réalité sacrée.

La religion prescrit donc à l'adepte des formules d'adoration, d'action de grâces et de demande. Elle prescrit aussi des rites qui remémorent les actions sublimes, grandioses, vénérables des Êtres suprêmes, dont les exploits et les aventures sont à l'origine des hommes et du monde qui les entoure. C'est en se rapportant à ces moments sacrés que lui fait revivre le rite que l'adepte participe à la réalité sacrée et qu'il trouve son salut, sa libération. Car le rite le fait entrer dans réalité vraie, ultime, en lui faisant vivre la plénitude. La vie de l'adepte participant aux prières et aux rites le comble parfaitement et donne *sens* à son existence.

On comprend que les récits relatant la vie et les exploits des Êtres suprêmes ne sauraient être formulés dans le langage prosaïque dont les hommes usent tous les jours. La langue religieuse recèle des formules et des expressions de type *métaphorique*, qui seules permettent à l'adepte d'évoquer et d'interpeller la réalité sacrée afin de la rendre présente.

³ Nicolas de Cuse (1401-1464), cardinal et philosophe allemand, disait de Dieu qu'il est un cercle dont le centre est partout.

Nous allons montrer que le langage religieux est essentiellement un langage *métaphorique*, plus précisément une langue *symbolique*.

Quand un chrétien récite son Credo, il dit : « Je crois en Dieu, *le Père* tout puissant, Créateur du Ciel et de la Terre... ». Sa prière regorge de *métaphores*. Une métaphore est un procédé de langage qui consiste à utiliser le sens littéral d'un terme ou d'une expression en un sens plus vaste, plus riche, plus élevé. La métaphore est une image forte, une analogie qui permet d'accentuer la nature d'une chose ou d'une personne. Par exemples: « Sa chambre est un vrai bordel. » « Nathalie est une déesse. », « Dieu est un père pour nous ». Les mots « bordel », « déesse » et « père » sont ici employés dans leur sens métaphorique. Le sens familier ou littéral du mot *père* dans le dernier exemple est transformé en un sens plus large, plus riche, plus élevé pour ainsi dire, ce qui permet d'exprimer la nature propre de l'être absolu, Dieu, qui reste en Lui-même inconnaissable, inaccessible, hors du temps et de l'espace.⁴ En somme, le langage religieux se sert de réalités courantes afin d'exprimer cette autre réalité sacrée. Pour le chrétien, Dieu est *Père* en ce qu'il est le géniteur de l'espace (« Créateur du Ciel et de la Terre »), c'est-à-dire de tout ce qui existe. De plus, comme un père aime ses enfants, Dieu doit aussi être compris comme étant l'amour porté à toute l'humanité. En fait, cette métaphore du *Dieu-Père* est devenue chez les chrétiens un *symbole* de Dieu. Chez les premiers chrétiens, le Christ fut associé au symbole du *poisson*. Pour se reconnaître entre eux, les premiers chrétiens (les disciples de « Christ ») utilisèrent le poisson. Jésus le Christ est en effet *le pêcheur d'hommes* (Marc 1 16), c'est-à-dire celui qui convertit à Dieu. (En Grec, le mot *poisson* se dit *ichtus*. Les cinq lettres de ce mot deviennent l'acronyme de « Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur / Isou Chrestos Theou Uios Sôter ».)

On pourrait multiplier les exemples d'usage symbolique du langage religieux. Adam et Ève, par exemple. Ce sont encore là des symboles désignant l'Homme et la Femme; Adam désignant tout homme, Ève toute femme. Adam et Ève ne sont donc pas des êtres humains réels, mais des symboles représentant l'Humanité, l'Homme et la Femme.

⁴ Comme l'écrit le célèbre spécialiste américain des mythes, Joseph Campbell, « La métaphore est le masque de Dieu qui nous permet d'appréhender l'éternité [c'est-à-dire la transcendance de Dieu]. » (*Puissance du mythe*, J'ai lu New Age, 1991, p. 114) Un peu auparavant, l'auteur nous met en garde de ne pas prendre la métaphore religieuse au pied de lettre, car elle ne serait plus une métaphore. Ainsi, celui ou celle qui croit que Dieu est de sexe masculin parce qu'Il est appelé Père, confond la métaphore avec ce qu'elle désigne. « Si vous confondez la métaphore et sa référence, vous êtes dans la situation de la personne qui entre dans un restaurant, demande le menu, voit qu'il comporte un bifteck et dévore le menu. » (p.107-108)

En résumé, la religion use d'un langage symbolique par le moyen duquel elle évoque une Réalité Sacrée qui nous dépasse, mais qui est perçue par le croyant comme une source de Vérité et de Plénitude totale.

5. Philosophie et religion

Nous allons clore ce texte en abordant brièvement les ressemblances ainsi que les différences entre la philosophie et la religion.

Selon ce qui précède, on peut dire que la religion cherche à donner un sens à l'existence humaine. En effet, en renvoyant à l'aide de récits symboliques à une réalité transcendante, la religion veut donner un sens à ce qui n'en a apparemment pas. La souffrance, le mal et la mort trouvent ainsi une *direction*, un *sens*, une *finalité*, un *but* qui ne se laissent pas deviner si l'on ne s'en tient qu'à la surface des événements et des situations. La religion convie ainsi l'homme à aller au-delà de la réalité de la souffrance, de la maladie et de la mort, pour découvrir une Réalité plus riche, plus grande, sacrée, transcendante, qui éclaire et rend intelligible la réalité brute et apparente.

De ce point de vue, il y a ressemblance entre religion et philosophie, car la philosophie cherche à *donner un sens* à l'existence humaine en alléguant une réalité vraie, ultime, qui se cache derrière l'apparence des choses.

S'il y a ressemblance entre philosophie et religion en ce que toutes deux cherchent le sens des choses, il existe toutefois une différence importante. Cette différence réside dans les moyens employés pour chercher et exposer ce sens. La religion se sert de récits symboliques. Elle use d'images puissantes et évocatrices (essentiellement métaphoriques). De son côté, la philosophie fait appel à la *rationalité*. Nous avons vu, au Texte 2, que la rationalité traite de toutes les lois auxquelles obéit *la raison*. Nous avons vu également que le type de pensée auquel la philosophie fait appel est la *pensée rationnelle*. La pensée_rationnelle est méthodique, car elle permet de bien penser afin de trouver la vérité. Pour ce faire, elle spécifie un certain nombre de règles, appelées lois ou principes, guidant la pensée dans la recherche de la vérité. Au contraire de la pensée rationnelle, la pensée religieuse recourt à une forme de pensée qui prétend dépasser la raison. En ce sens, la pensée religieuse pourrait être qualifiée « d'irrationnelle ». Mais la pensée religieuse refuse ce qualificatif, car elle prétend aller au-delà de la pensée rationnelle, au-delà de la rationalité, en vertu d'une réalité élevée, plus haute que la réalité spatio-temporelle à laquelle la pensée rationnelle se trouve soumise.

La pensée religieuse n'a aucune peine à croire ce qui est apparemment *incohérent*, par exemple que *Dieu est nulle part et partout à la fois*, ou que *la première femme* (Pandore) *ne fut pas la première femme* (puisque les divinités féminines existaient déjà avant elle), ou encore, que *les hommes existèrent avant que les femmes n'existent*. En somme, la pensée religieuse allègue que Dieu et tous les récits s'y rapportant vont au-delà de toute pensée rationnelle, Dieu étant en somme ce qui ne peut être pensé, si ce n'est indirectement à l'aide de *métaphores et de symboles*.

QUESTIONS SUR LE TEXTE C

Philosophie et religion

1. Qu'est-ce qui caractérise la définition de la religion depuis le Siècle des Lumières?
2. Expliquez la double structure de la croyance religieuse.
3. Expliquez en quoi le langage religieux serait un langage symbolique?
4. En quoi la philosophie et la religion se ressemblent et en quoi diffèrent-elles?